# DISCOURS

## adressé aux membres du pèlerinage de la Confédération française des travailleurs chrétiens (C. F. T. C.) à l'audience du 18 septembre 1938, à Castel-Gandolfo (1).

---

Voilà une audience qui n'est pas comme les autres, chers Fils et chères Filles, et bien que cette salle soit habituée à voir de belles et grandes audiences, celle-ci est, par plus d'un titre, de celles qui Nous donnent une très grande consolation.

D'abord, vous êtes des fils de la grande famille que Dieu Nous a confiée, et vous pouvez deviner combien le cœur d'un Père, d'un vieux Père, d'un si vieux Père, doit être consolé de voir la maison paternelle remplie par des fils tels que vous, des fils si méritants puisqu'ils viennent sous le nom et sous le titre de la Confédération française des travailleurs chrétiens. Que de choses en si peu de mots !

Vous êtes donc des fils qui Nous venez de France, de cette chère France pour laquelle, jamais comme à présent, Nous avons prié. Nous prions et Nous continuons de prier pour qu'avec la tranquillité et la paix elle retrouve la prospérité qui n'attend que ces conditions nécessaires pour s'épanouir dans un pays qui a de si grandes ressources de tous genres.

Ne s'est-elle pas affirmée d'une façon si belle, si consolante surtout, dans des cérémonies comme celles que vous venez de célébrer et où Nous avons eu le bonheur d'être représenté par Nos légats ; consolation que Nous Nous donnons continuellement, puisque Notre nonce vit chez vous, — il n'est que momentanément ici parmi nous. Ce que Nous voulons dire, c'est que le cœur du Pape est toujours avec sa Fille aînée, et non seulement par la pensée lointaine, mais par son représentant personnel.

Vous venez à Nous, sous cette autre enseigne si magnifique, si honorable, du travail et du travail chrétien, c'est dire non seulement sous le signe du travail, qui a fait son apparition dans le monde comme la peine du péché — chose qu'on oublie trop souvent, — mais du travail chrétien : et quand on dit travail chrétien, ce n'est plus le travail auquel l'humanité a été condamnée dès les premiers jours, mais le travail tel que Jésus-Christ l'a accepté, le faisant entrer dans le grand plan de la

(1) Cf. *La Croix*, 22 septembre 1938. — A cette audience pontificale assistaient Mgr Valerio Valeri, nonce à Paris ; Mgr Flaus, procureur général de l'Action catholique française ; M. Gaston Teissier, secrétaire général de la C. F. T. C. ; les vice-présidents et d'autres membres du Bureau confédéral, des délégués et des représentants des grandes Fédérations de métiers, plusieurs prêtres et environ 600 pèlerins.

Rédemption. Voilà le terrain où la Rédemption s'est effectuée de la façon la plus magnifique : le terrain du travail, qui était jusqu'ici, jusqu'à hier, le travail d'expiation, et qui, s'il demeure encore l'expiation des pauvres hommes pécheurs, est en même temps l'expiation de la Justice divine elle-même. Le Christ a appris à travailler d'un travail qui n'est plus le travail de l'homme, mais de l'homme objet de la Rédemption, de l'homme sanctifié, au point que le travail lui-même est élevé et sanctifié.

C'est sous cette belle enseigne du travail, divinisé dans la personne du divin Travailleur de Nazareth, que vous êtes venus en nombre si imposant, nombre qui en représente de bien plus grands. Nous le savons parce que Nous venons de lire, ou plutôt de relire, cette adresse qui était comme votre carte de présentation (mais des fils, et des fils tels que vous n'en ont pas besoin). Nous avons lu avec grand plaisir, parce que Nous avons pu voir dans un coup d'œil le chemin que vous avez parcouru depuis le commencement, et les grandes choses accomplies par vous sur ce terrain si difficile du syndicalisme, du travail chrétien, des rapports entre travailleurs et employeurs.

Combien de choses magnifiques vous avez pu faire sous la direction de Nos chers Fils, de Mgr Flaus. On peut dire vraiment que Nous avons passé des moments de vraie joie pour l'intelligence et le cœur en lisant cette adresse, parce qu'il Nous semblait lire la plus belle des poésies, faite en grande partie de nombres ; et l'on dit pourtant qu'ils n'ont rien de poétique ! Mais ici les nombres disent de si belles choses, et les grands nombres signifient la multiplication d'unités si belles qu'une seule d'entre elles est déjà magnifique : car, qu'est-ce qu'une seule âme animée de l'esprit chrétien de votre Fédération ? Et vous êtes une foule.

Aussi que pourrions-Nous ajouter à ce que Nous venons de lire, et que vous connaissez mieux que Nous parce que c'est l'interprétation authentique de vos sentiments ; ce sont eux qui vous ont poussés sur la voie de ce saint pèlerinage que vous avez voulu faire, comme de bons fils, à une sainte Mère, à un vieux Père, mais si aimant ; à la vénérable Eglise romaine, Mère de toutes les Eglises, Mère à laquelle le bon Dieu a donné toute l'effusion de sa charité qui garde à travers les siècles une telle fécondité de bien et de sainteté.

Vous êtes venus chercher une bénédiction auprès de cette vénérable Mère, l'Eglise romaine, et auprès du Père. Recevez donc Notre bénédiction, toutes les bénédictions que vous pouvez désirer pour vous, pour les vôtres, pour tous ceux auxquels vous pensez.

Mais vous désirez sans doute emporter comme souvenir quelques paroles du Père. Eh bien ! Nous vous dirons deux ou trois paroles, pas davantage. Nous n'avons pas besoin de les recommander à votre mémoire, car vous les considérez déjà comme étant le souvenir d'un Père, d'un vieux Père, et j'ajouterai : d'un Père qui les prononce dans des moments qui ne sont, pour personne et pour aucun pays du monde, parmi les moments les plus faciles

que l'histoire ait enregistrés, même en des temps très durs, en des jours très orageux.

Nous espérons parce que Nous devons espérer : c'est là un de Nos privilèges dans la mission de Père ; l'espérance n'est pas seulement une consolation, mais un devoir, un devoir essentiel. L'espérance, vous le savez tous, compte parmi les vertus théologales, donc parmi les vertus qui sont la base et le fondement de l'édifice surnaturel. Nous devons et Nous voulons espérer. Les paroles que Nous allons vous dire et vous confier vous aideront à espérer toujours plus et toujours mieux et avec toujours plus de consolation.

Notre première parole a trait à un point de doctrine important. Vous avez inscrit parmi vos grands principes — Nous l'avons vu et il ne pouvait en être autrement pour des travailleurs chrétiens — un refus de la thèse si fréquente aujourd'hui qui dit que la collectivité est tout et l'individu rien. Vous avez bien fait, parce que l'Eglise ne parle pas de cette façon ; telle n'est pas la doctrine de l'Eglise. On pourrait résumer ainsi cette théorie avec une simplicité brutale : tout à l'Etat, rien à la personne. Non, l'Eglise n'est pas pour une telle doctrine. Mais elle n'est pas non plus pour la doctrine totalement contraire : tout à l'individu, rien à l'Etat. Non, c'est son privilège de marcher, en quelque sorte, à travers les peuples et les continents, au milieu de tous les habitants du monde (Nous ne disons pas les races), et de garder en tout, partout, cette direction moyenne dans laquelle consiste toujours la vertu, *in medio stat virtus*. La vertu vraie est toujours dans le milieu, ni dans un extrême ni dans l'autre.

L'Eglise professe et enseigne une doctrine qui marque les justes rapports entre collectivité et individu. Certainement (c'est l'évidence même), du fait des nécessités de la vie, de sa naissance à sa mort, l'individu a besoin de la collectivité : pour vivre, pour développer sa vie. Mais il n'est pas vrai que la collectivité soit elle-même une personne, une personne indépendante, parlant en son propre nom. Non, la science comme l'ignorance, la science comme la vertu sont le propre de l'individu. Aussi, quand on parle de l'âme de la collectivité, c'est une manière de dire qui a bien son fondement dans la réalité, mais qui demeure une abstraction. Et la collectivité ne peut exercer aucune fonction personnelle qu'à travers les individus qui la composent : c'est l'évidence, mais une évidence qui, de nos jours, n'est plus reconnue dans bien des milieux. On dit trop un peu partout, d'une façon ou d'une autre — et on s'est habitué à entendre dire, — que tout doit appartenir à l'Etat, rien à l'individu. Oh ! chers Fils, quelle fausseté dans cette expression : elle va d'abord contre les faits, car si l'individu est réellement dépendant à ce point de la société, la société, d'autre part, ne serait rien sans les individus, sinon une pure abstraction. Mais il y a des arrière-pensées bien graves, et ceux qui disent : tout à la collectivité, disent aussi que la collectivité est quelque chose de divin, et

alors, voici l'individu divinisé, mais d'une façon nouvelle : c'est une espèce de panthéisme social. Voilà, chers Fils, la leçon que le catéchisme élémentaire nous enseigne. C'est l'ennemi de l'homme qui a dit : *eritis sicut dii*. Vous savez tout ce que cette phrase voulait dire et comment elle s'est traduite dans la tragédie des siècles qui se sont succédé dans la vie de la pauvre humanité pécheresse.

On dit ainsi : tout doit être à l'Etat, et voici l'Etat totalitaire, comme on le nomme. Rien sans l'Etat, tout à l'Etat. Mais il y a là une fausseté si évidente qu'il est étonnant que des hommes, par ailleurs sérieux et doués de talents, la disent et l'enseignent aux foules. Car comment l'Etat pourrait-il être vraiment totalitaire, donner tout à l'individu et tout lui demander, comment pourrait-il tout donner à l'individu pour sa perfection intérieure — car il s'agit de chrétiens, — pour la sanctification et la glorification des âmes ? Dès lors, combien de choses échappent aux possibilités de l'Etat dans la vie présente et en vue de la vie future, éternelle !

Il y a là une grande usurpation, car s'il y a un régime totalitaire — totalitaire de fait et de droit, — c'est le régime de l'Eglise, parce que l'homme est la créature du bon Dieu, il est le prix de la Rédemption divine, il est le serviteur de Dieu, destiné à vivre pour Dieu ici-bas et avec Dieu au ciel. Et le représentant des idées, des pensées et des droits de Dieu, ce n'est que l'Eglise. Alors, l'Eglise a vraiment le droit et le devoir de réclamer la totalité de son pouvoir sur les individus : tout l'homme, l'homme tout entier, appartient à l'Eglise, parce que, tout entier, il appartient à Dieu. Il n'y a pas de doute sur ce point, pour qui ne veut pas tout nier. tout refuser. Quant à Nous, il Nous faut remercier le bon Dieu d'être à une aussi bonne école, dans une aussi belle et riche splendeur de vérité.

Notre seconde parole est pour rappeler la charité chrétienne, et ainsi elle est essentiellement pratique et répond bien aux conditions de notre temps, de ce temps où la charité manque si fort, même la charité simplement humaine, au point de faire songer à ce mot : *homo homini lupus*. Et que reste-t-il, là où il n'y a plus cette charité qui Nous fait voir dans tous les hommes des frères par la création et par la Rédemption destinée à tous, *pro multis effundetur*. Le sang divin a été répandu pour tous. Il ne reste que les biens de ce pauvre monde qui ne peuvent suffire à tous, surtout lorsque certains n'en ont jamais assez, même si d'autres en manquent. Avec cette mauvaise répartition des biens de la terre, il y aura toujours, sans la charité de Dieu, certains qui auront trop et d'autres qui auront trop peu : et alors, c'est la misère, la haine, les oppositions réciproques, la lutte non seulement des classes, mais de tous contre tous. Même dans la société chrétienne, il est vrai, les choses n'ont pas toujours été comme elles devraient aller. Il y a toujours des déficiences et de très grandes déficiences, même là où la foi chrétienne est

connue, enseignée, même là où l'on dit qu'on veut l'observer. Mais, dirait très bien un de Nos grands écrivains, le plus grand après Dante, Manzoni, que Paris aussi a récemment célébré : c'est vrai, il y a eu et il y a des misères dans l'Eglise, dans la vie du chrétien. Mais, soyons sérieux : donnez-moi une société où la loi du bon Dieu soit vraiment la loi réglant la vie individuelle et sociale, une société où la doctrine et les exemples de Notre-Seigneur soient vraiment la règle de la vie de ceux qui se disent chrétiens, alors sera-t-il possible qu'il y ait une foule qui ne fasse que jouir des biens de la terre et une foule, bien plus grande, qui ne fasse que peiner, souffrir de la peine du travail et des privations ? La charité est la pratique essentielle dans laquelle se trouve l'application de toutes les lois, de toutes les doctrines.

Nous vous avions promis de vous dire peut-être une troisième parole : elle sera d'actualité pour le monde entier, Nous le savons par les informations que Nous recevons de partout. C'est une recommandation, dont sans doute vous n'avez pas besoin — ainsi que Nous l'ont prouvé votre doctrine et votre programme, — mais qui vous invitera à coordonner toujours mieux votre activité de travailleurs chrétiens, dans toutes ses ramifications, avec cette Action catholique qui, tout le monde le sait, Nous est si chère, d'autant plus chère que, en quelques parties du monde, elle est soupçonnée, entravée, maltraitée. Eh bien ! chers Fils, qu'est-ce que l'Action catholique ? C'est précisément la vie de l'Eglise, la vie catholique. Il n'y a pas d'action là où il n'y a pas de vie ; mais que serait la vie sans action, qu'est-ce que serait l'Eglise catholique sans Action catholique ? Parce qu'il ne faut pas oublier que, quand on a demandé à Notre-Seigneur pourquoi il était venu sur la terre et pourquoi il allait mourir, la réponse a été : afin que les âmes aient la vie et la vie abondante : *ut vitam habeant et abundantius habeant.* La raison d'être de l'Eglise elle-même est de donner aux âmes, de nourrir, de faire grandir et abonder en elles la vie surnaturelle de la grâce. C'est pourquoi Nous disons et sommes sûr de ne pas trop dire qu'il n'existe pas de distinction réelle, une séparation entre l'Eglise catholique et l'Action catholique. Sans Action catholique, l'Eglise ne pourrait vivre que d'une vie sans action, donc d'une vie dormante : et cela, ce n'est pas vivre. Et c'est pourquoi Nous disons encore qu'il faut tâcher de vivre cette vie, toujours plus abondamment, de la porter dans les âmes, comme vous le faites, surtout dans le milieu du travail, ce rendez-vous d'une si grande partie de l'humanité, ce rendez-vous d'un tel nombre d'âmes qui ont d'autant plus besoin de la vie surnaturelle, de la vie intérieure, que presque toutes les joies extérieures leur manquent.

L'Action catholique ne veut rien remplacer ou absorber : aucune œuvre ne doit cesser devant l'Action catholique ; au contraire, toutes les bonnes œuvres sont d'elles-mêmes, de leur nature, sur le terrain, dans le domaine de l'Action catholique, parce que c'est la vie que Notre-Seigneur a voulu apporter au monde. Donc, toutes

les œuvres comme la vôtre sont une contribution précieuse à l'Action catholique, qui est, comme Nous le disions pour la première fois dans Notre première Encyclique, la participation du laïcat à l'apostolat hiérarchique. L'apostolat hiérarchique, c'est celui des premiers apôtres perpétués dans leurs successeurs les évêques. Coopérer à cet apostolat, c'est coopérer à l'œuvre qu'indiqua le Sauveur lorsqu'il dit : *Allez, enseignez toutes les nations.* C'est une grande mission qui nous est donnée à tous, et c'est une grande gloire, un grand bonheur de contribuer à une telle œuvre, si bonne, à la lettre si divine.

***

Ce fut ensuite l'annonce de la Bénédiction apostolique que le Pape donna d'une voix forte, après quoi il appela successivement près de son trône S. Exc. Mgr Valeri et Mgr Flaus, donnant à la France, en leurs personnes, une dernière marque d'affection.